

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 27 OCTOBRE, 1870.

LES MAGISTRATS STIPENDIAIRES.

On a, tout récemment, fait cinq victimes. Le gouvernement de Québec devait, et la presse, toujours indiscrette, l'avait annoncé, nommer cinq avocats, tous de réputation et de talent, pour mettre en opération la nouvelle loi faite et raccommodee depuis deux ans. Les noms des nouveaux titulaires ont été publiés; on les a félicités de leur bonne fortune; la chose paraissait sérieuse; eux-mêmes le croyaient et se préparaient à monter sur le banc. Et tout ça avait l'air au moins naturel. On fait une loi lorsqu'elle est nécessaire et pour l'exécuter, et non pour la laisser dormir. Les gens ont donc recommencé à croire la loi nécessaire en entendant dire qu'on allait enfin nommer des magistrats stipendiaires. Illusion! Illusion cruelle surtout pour les Juges en herbe. En un tour de main, leurs espérances se sont envolées comme ces légers nuages poussés par une brise douce et rafraichissante mais impitoyable. De graves télégrammes, ayant toute l'apparence rébarbative d'un communiqué officiel, ont annoncé que ces bruits de nomination étaient faux. Tout en présentant nos condoléances aux victimes du bavardage des gazettes ou des tergiversations du Cabinet local, nous devons à la vérité de dire que le gouvernement ne retardera jamais trop à mettre sa loi en force. Si nous sommes bien renseigné, il y a de graves obstacles sur la route, et la loi des magistrats stipendiaires gagnerait beaucoup à n'être pas exécutée du tout et à être amendée de manière à ne pas sombrer sur les brisants constitutionnels qui ont jusqu'ici retardé sa marche.

J. A. MOUSSEAU.

ÇA ET LÀ.

Les Dames de Louisville, dont les maris fréquentent assidûment les clubs, demandent des réponses aux questions suivantes: "Qu'est ce que les hommes font aux clubs? Les clubs sont ils moraux? Combien faut-il payer pour en faire partie? Empêchent-ils les jeunes gens de se marier?" Ces questions, la dernière surtout, méritent une réponse.

Si le club de Québec, dont on fait beaucoup d'éloges, était appelé à donner son impression sur la question, la dernière surtout, je suis certain que M. B. Globenski répondrait d'une manière satisfaisante. Elles sont bien curieuses les dames de Louisville! Les Dames de Québec ne le sont pas autant, mais aussi quelle différence entre les maris de Québec et les maris de Louisville?

Il existe, dans les Indes, une tribu sauvage qui croit que le soleil ne brille que pour elle. Il y a beaucoup de gens civilisés qui pensent la même chose de différentes manières. On en voit par exemple qui croient que le char de l'état ne peut marcher tant qu'ils n'ont pas les rênes entre les mains, d'autres croient que le monde sans eux tournerait à l'envers. Je connais des hommes riches qui sont fort surpris de voir que les gens pauvres ne marchent pas la tête en bas.

Un ministre protestant demande le meilleur moyen d'amener les gens à son église.

Le moyen est bien simple, c'est d'en faire une église catholique et d'y mettre un prêtre. Puisque ces messieurs sont en peine de leurs églises, qu'ils nous les donnent et nous les remplissons tous les dimanches. Les notes sont toutes trop petites, et pourtant elles sont grands, chacune, comme trois ou quatre des leurs. Il est vrai que les Anglais sont riches, ils ont les moyens de bâtir des églises pour rien.

Chiniquy fait de magnifiques conversions à Montréal. Il en a fait une en particulier, la semaine dernière, qui l'a rempli d'un orgueil bien légitime.

Il raconte, il y a quelques jours, un individu à la figure sinistre, au regard égaré. Il l'aborde et lui demande ce qu'il a. Après beaucoup d'hésitation, le malheureux lui répond qu'il croit avoir le diable dans le corps. C'est ce que je pensais, lui répond l'autre malheureux, et il n'y a qu'un moyen de vous guérir, venez à mon église, dimanche prochain, j'y serai et le diable y restera quand vous sortirez. En effet l'homme y alla et sortit seul, mais il n'est pas guéri.

Le Witness disait, il y a quelques jours, que la moyenne de l'âge des ministres protestants quand ils meurent, est de 64 ans, et il remarquait qu'aucune classe de la société ne vivait aussi longtemps.

Evidemment ils ne se font pas mourir, messieurs les ministres protestants, ils savent conserver leurs jours précieux. Il n'y a que Chiniquy qui fait des excès, mais

aussi quel succès! quelles conversions il vous fait! Ce n'est pas possible, il doit être à la veille de demander une augmentation de salaire.

Un journal américain craint qu'une des conséquences du suffrage des femmes ne soit l'abolition du mariage. Plus qu'aucun peuple les Américains ont le droit de redouter cette conséquence qui me paraît toute naturelle. Si ce qu'on dit des maris américains est vrai, l'usage le plus intelligent que les femmes pourraient faire de leurs droits serait bien l'abolition du mariage. D'un autre côté, il me semble qu'une fois le suffrage des femmes établi, les hommes devraient accepter à deux mains ce résultat. Qu'on vive avec une femme qui gronde, jure, tempête et fume même, c'est possible, avec du courage, mais avec une femme qui vote!!! horreur! trois fois horreur!

Cependant, si une pareille folie devenait jamais loi, j'accepterais tout le programme des femmes, et même je proposerais d'y ajouter les articles suivants: 1o. que les hommes à l'avenir portent la jupe et les femmes le pantalon; 2o. que les hommes en se mariant prendront le nom de leurs femmes et les enfants nés ou à naître le nom de leur mère; 3o. que les hommes feront la cuisine et les chambres à coucher, et feront boire les bébés, pendant que les femmes feront le commerce, la culture et la guerre, et bâtiront les maisons. Comme il sera joli de voir les femmes sur les cheminées des maisons et les clochers des églises!

Le suffrage des femmes! Quelle blague! Il est heureux que la fin du monde arrive, car cette blague pourrait devenir un fait accompli. Cette folie, Dieu merci! n'a pas encore fait son apparition en Canada. Mais si j'étais aux Etats-Unis, je ne me serais pas marié sans mettre dans mon contrat de mariage une clause, par laquelle il eût été convenu que, le jour où ma femme aurait déposé son premier vote, le mariage serait devenu nul à toutes fins que de droit.

Si j'étais roi j'enverrais aux loges sans discussion et sans procès, tout individu mâle ou femelle qui oserait dire un mot en faveur de cette sottise, et pourtant on dit que je suis pas mal libéral.

La semaine dernière s'est distingué par un tremblement de terre qui n'a pas fait de mal, mais qui en a fait une peur partout. Pendant plusieurs secondes on a cru que tout allait s'écrouler, mais nous en avons été quittes pour quelques pierres tombées des cheminées, quelques murs fendus et des agitations de nerfs. C'est une étrange sensation que celle produite par un tremblement de terre. On parle du mal de mer, mais que serait ce si la terre tremblait seulement pendant une heure? Bien heureux encore nous serons, si nous n'avons jamais de secousses plus violentes et plus longues que celles de jeudi dernier! Avec nos hautes maisons en pierre et en brique que deviendrions-nous?

Il y a eu de jolies scènes, à Montréal, aux différentes Cours de Justice, où les consciences, je suppose, sont moins tranquilles ou plus délicates! Juges, avocats et plaideurs se trouvèrent un instant confondus par le même sentiment de conservation et crurent qu'ils allaient passer subitement au jugement dernier. M. Barnard, qui plaidait en ce moment là, parut accepter d'assez bonne grâce cette perspective; cela lui aurait épargné le trouble d'aller en révision et en appel.

Il paraît que M. Chapleau, qui plaidait pour la vertu outragée devant la Cour du Recorder, s'est tenu ferme à son poste, pendant que les hommes de police, les prisonniers et le Recorder fuyaient à toutes jambes, et qu'il l'a fait remarquer à la Cour en disant le fameux vers d'Horace: *impavidum ferient ruinae*.

Comme il y a toujours des gens pratiques partout, quelques-uns profitèrent de la débandade générale pour partir avec le chapeau ou le parapluie de leurs voisins.

Deux jeunes avocats furent vus tirant chacun un bout de parapluie qu'ils se disputaient; plutôt que de lâcher prise, ils seraient arrivés comme cela dans l'autre monde. Une belle entrée!

BALSAMO.

L'HON. M. MARC-ANTOINE GIRARD.

Tous les Canadiens-Français ont dû voir avec plaisir M. Girard arriver au poste de Trésorier de Manitoba. Comme membre du gouvernement de M. Archibald, il est appelé à jouer un beau rôle dans le nouveau Territoire. Il a tout ce qu'il faut pour remplir sa nouvelle position, quoique les circonstances aient rendu sa tâche fort difficile. Homme capable et intègre, nature délicate et dévouée, orateur distingué et agréable, doux et affable, il ne peut manquer, guidé par un patriotisme intelligent et de bon aloi, de rendre de grands et précieux services et aux Métis français et à son gouvernement et à toute la Puissance, en complétant la pacification du Nord-Ouest et la réconciliation sincère de tous ses habitants entre eux.

J. A. M.

UN JOLI TRIOMPHE MORAL.

Ils sont bons, ces gens du Haut-Canada! Ils ont l'esprit pratique, mais ils sont bêtes, parfois. Le *Leader*, de Toronto, à propos du procès Gray-Brown, dont nous parlons ailleurs, dit en toutes lettres que le résultat de cette affaire est un "triomphe moral" pour le Colonel Gray et Sir John A. Macdonald. Il n'y a que dans la province supérieure où l'on jouisse du privilège d'être impudent ou sot à ce point.

J. A. M.

M. Martel a quitté *La Gazette de Joliette*. Nous le regrettons: il y a en lui l'étoffe d'un vrai journaliste. Mais ses occupations professionnelles croissantes l'ont forcé de rompre avec une carrière fort peu lucrative. Ce n'est pas nous qui l'en blâmerons.

REVUE ÉTRANGÈRE.

PRISE DE SOISSONS, CARNAGE TERRIBLE.

Soissons que les Prussiens assiégeaient depuis trois semaines n'est tombé qu'après le carnage le plus affreux et une immense destruction de propriétés. On compte 350 maisons incendiées.

Les Prussiens ont éprouvé une résistance des plus désespérées de la part des Gardes Nationaux qui se sont battus avec l'ennemi corps à corps dans les rues et ne se retirèrent d'une maison que pour se barricader dans une autre. Quatre fois les prussiens se sont vus forcés de retrahir à travers la ville dévorée par les flammes, quatre fois des renforts considérables leur ont permis de reprendre leur revanche. Les français ont été littéralement écrasés sous les avalanches prussiennes. La lutte a été des plus acharnées: personne n'a fait ni n'a demandé de quartier, et les blessés étaient aussitôt achevés à coups de baionnettes. Les femmes lançaient du haut des fenêtres de leurs maisons toutes sortes de projectiles sur la tête des prussiens.

On dit que le grand duc de Mecklembourg a pleuré sur cet épouvantable massacre. Il a refusé d'ordonner l'assaut et pria le commandant des français de capituler au nom de l'humanité.

Nous avons parlé de la sortie du 12, dans notre dernier numéro, voici quelques détails à ce sujet.

La sortie méditée par le général Trochu était pressentie dès la veille, car on lit dans une lettre de Paris du mardi 11: "Les Prussiens font un mouvement en masse vers le sud. Ils sont surveillés par les mobiles, et pour plus de précautions, des troupes ont été envoyées dans diverses autres directions. La population parisienne s'impatiente de l'inactivité des Prussiens. Les parisiens désirent par dessus tout être attaqués, et comme il n'y a pas apparence qu'ils le soient de sitôt, ils se préparent à diriger eux-mêmes une attaque formidable contre les assiégeants."

L'attaque prévue par cette lettre, et qui a eu lieu le lendemain, a été précédée d'un feu terrible de tous les forts de l'enceinte de Paris. Ce feu, dit une dépêche de Londres du 15, et notamment celui du Mont-Valérien, était dirigé avec autant de précision que peut l'être celui de carabines rayées. De leur côté, les tirailleurs, abrités derrière des ouvrages de terre, ont ouvert un feu de mousqueterie très-démoralisant pour l'infanterie prussienne. Tel a été le prélude de la grande sortie opérée simultanément de tous les points de l'enceinte, sous le commandement personnel du général Trochu encourageant par sa présence et par sa bravoure les efforts des recrues et des vieux soldats. Cette sortie, à laquelle 120,000 hommes ont pris part, et qui a été fortement appuyée par les canons et les mitrailleuses, a complètement réussi sur toute la ligne. Partout où les Prussiens ont essayé de résister, ils ont été repoussés et chassés des travaux qu'ils venaient de construire. La terrible artillerie du Mont Valérien, dit une correspondance de Tours, a littéralement balayé tous les terrains d'alentour. Sur un circuit de 6 kilomètres, les ouvrages prussiens ont été détruits. Toutes les batteries qu'ils avaient essayé d'élever contre le Mont Valérien ont été annihilées.

SORTIE DU 15.

Le général Trochu a dirigé samedi une sortie qui a achevé l'œuvre commencée mercredi, c'est-à-dire l'expulsion des Allemands de leurs positions au sud et à l'ouest de Paris. L'action a commencé par un feu terrible de l'artillerie des forts, qui a démonté les canons prussiens et jeté la confusion dans leurs rangs. Sous le couvert de cette puissante canonnade, les Français se sont avancés en trois colonnes: l'une sur Chevilly [1 lieue à l'est de Soissons], la seconde sur Sèvres et la troisième sur Bougival. L'attaque faite par cette dernière colonne a été plus sérieuse, son objet étant de déloger l'élite de l'armée prussienne, les Poméraniens, commandés par Kirchbach, du pont qui existe en cet endroit sur la Seine, et qui assurait les communications avec St. Denis par le Mesnil.

Au moment de l'attaque les troupes de Poméranie se préparaient à se porter du Sud à l'Est, les travaux qu'elles avaient élevés dans leur première position étant rendus intenable par le feu des forts. Les Prussiens se sont défendus avec acharnement, mais sans pouvoir résister à l'élan des assaillants, et leur défaite a contraint les Bavares, qui occupaient Bagnoux et Châtillon, à battre précipitamment en retraite jusqu'au Plessis.

Une division Allemande, commandée par le général von Tann, a essayé d'arrêter la poursuite en défendant désespérément Chevilly et l'Hay, mais elle a dû céder à son tour à l'impétuosité de l'attaque.

Cet engagement a coûté aux Allemands, en tués, blessés ou prisonniers, plus de 8,000 hommes, beaucoup de canons et de drapeaux et une grande quantité d'approvisionnements. Leur cercle d'investissement est complètement rompu à Bougival, où les Français ont détruit les ponts qu'ils avaient jetés sur la Seine et fait sauter tous leurs travaux. Le point le plus avancé que les Allemands occupent maintenant au Sud de Paris est derrière le plateau de Villejuif, qui est lui-même à trois milles derrière les ouvrages avancés du fort de Bicêtre.

LA SORTIE VICTORIEUSE DU 16.

Une correspondance de Boulogne, en date du 18, annonce que la garnison de Paris a fait une nouvelle sortie, le dimanche 16, contre celles des positions allemandes au sud de Paris qui n'avaient pas été emportées par l'attaque du samedi. Les Bavares, postés à Chatenay-les-Bagnoux, Chevilly et l'Hay, ont été surpris dimanche au point du jour par les gardes mo-